

POETRY.

ODE.

A MESSIEURS DU SEMINAIRE DE ST. Sulpice.

MINISTRES dont l'ingrate France,
A méconnu tous les bienfaits.
Prêtres dont la vive éloquence,
Perce le cœur de mille traits,
Dignes Apôtres dont le zèle,
Console le Chrétien fidèle,
Vos travaux seront-ils perdus !
Non, car malgré l'attrait du crime,
Un discours touchant et sublime,
Peut ramener l'homme aux vertus.

A quoi donc vous sert la richesse,
Hommes austères et pieux ?
Ah ! je vois le soin qui vous presse ;
Celui d'en faire des heureux !
L'indigent peut sur vous s'attendre.
Vous n'amassez que pour répandre.
Des biens pour eux seuls entassés ;
Pauvres au sein de l'abondance,
S'il est pour vous de récompense,
C'est du Ciel que vous l'attendez.

Azile heureux de l'innocence,
Séjour de vertueux réclus !
Le Tyran même de la France,
Rendit hommage à vos vertus :
Malgré sa rage sanguinaire,
Un sentiment involontaire,
Désarma son bras menaçant,
Et même au fort de son délire.
Plutôt il cherche à vous proscrire,
Qu'à répandre un sang innocent.

Humbles enfans de St. Sulpice,
Quand vos jours étoient en danger,
Quelle fut la main protectrice,
Qui daigna lors vous protéger ?
Ah ! c'est celle de ce Dieu même,
Qui nous conserve, qui nous aime,
Et qui pour le bonheur de tous,
Nous donna par sa providence,
Un Souverain plein de clémence,
Et des ministres tels que vous.

Arrête, ô muse trop sincère !
Arrête ton zèle indiscret,
Par un hommage téméraire,
Crains de trahir notre secret ;
Ce que vient d'exprimer ma Lyre,
Est bien l'aveu que nous inspire,
La force de la vérité,
Mais tu dois retenir ton zèle,
Si les traits d'un pinceau fidèle,
Affectent leur humilité.

F.

SONNET.

ME THINKS she looks most feelingly alive,
To every tale of tenderness and woe ;
How oft I've seen her tearful eye o'erflow
In pity's cause, and fondly wish'd to drive
Her pensive fancies hence, nor deem'd the while
Myself the time of sorrow soon would bear
To misery's drear abyss ! A prey to care
And disappointed love, that knows no smile,
I pass each lonely hour. Oh ! I had drawn
Such schemes of happiness for future days
Of Innocence and Peace, whose " quiet ways
Are Pleasants," but in their early dawn
Unkindly crush'd : My Anna, bade to fly
The pretence, would it were no crime to
to die.

L'ORIGINE DES ORGUES.

ZEPHYR dont le souffle jatoûx
Avait fait bosse au front de l'aimable Hyacinthe
Après cette mortelle atteinte,
D'Apollon craignoit le courroux.
Or pour apaiser sa colère,
Par quelque bon office il tâcha de lui plaire.

Il fut que le ressentiment
De ce Dieu fécond en merveilles,
Pour punir de Midas le mauvais jugement,
Avait d'un demi pied fait croître ses oreilles :
Un barbier favoit le secret
Mais en domestique discret
Il s'en souloit sous terre, et sa rare prudence
Voulut aux seuls roseaux en faire confidence.
Zephyr l'entendit, cependant,
Et pour célébrer la victoire
Qu'Apollon remportoit sur le juge ignorant
Il entreprend de faire un concert à sa gloire.

Pour ce galant projet, il fait de chaque canne
Une espèce de sarbacane ;
Il souffle au dedans des roseaux,
Et par un invisible organe,
Leur fait articuler ces mots :
Midas a des oreilles d'âne.
Apollon goute ce concert,
Il pardonne à Zephyr ; l'embrasse, le caresse
Et lui témoigne à cœur ouvert
Qu'il lui fait gré de son adresse.

Bien plus voulant transmettre aux siècles à venir
De leur réunion, l'éternel souvenir,
Avec art il unit, il arrange, il dispose
Tous ces roseaux harmonieux ;
En grands tuyaux d'étain, il les métamorphose,
Et leur remplit le flanc de sons mélodieux.
Zephyr prêtant son souffle, anime par sa bouche
Le nouvel instrument que Sire Apollon touche
Et tous deux de concert, jurent sur les autels
Que l'orgue, dont les sons et la noble harmonie
Étoient les heureux fruits de leur divin génie,
Ne chanteroit jamais que les Dieux immortels.